

RÉCIT

Le centre de Boryslav, criblé de derricks, en 1928. C'est le début de la fin pour la capitale de l'or noir de Galicie, surnommée le Bakou polonais. Occupée en 1939 par l'URSS, puis par l'Allemagne, en 1941, la ville verra sa production pétrolière décliner. La minorité juive de cette province sera, quant à elle, exterminée par les commandos de la mort nazis.





L'ÉPOPÉE OUBLIÉE DU PÉTROLE DE GALICIE

Dans cette région rurale de l'Empire austro-hongrois, Polonais, Ukrainiens et Juifs participèrent, à la fin du XIX^e siècle, à l'un des premiers booms pétroliers de l'histoire. Avant que la Seconde Guerre mondiale ne mette un terme définitif à cette période de prospérité.

PAR JÉRÔME SEGAL ET RENAUD LAVERGNE

E

n cette longue soirée du 31 juillet 1853, le docteur Zaorksi, chirurgien à Lemberg, s'apprête à réaliser une première mondiale. L'acte en lui-même est très risqué pour l'époque puisqu'il s'agit d'une ablation d'appendice iléo-cæcal, autrement dit une appendicite. Mais ce n'est pas là que réside l'originalité de l'entreprise.

Au même moment, au dehors, au pied de l'hôpital des Piaristes où la vie d'un patient est en jeu, un homme contemple son œuvre en souriant. C'est un chimiste polonais, Ignacy Łukasiewicz (1822-1882), employé dans une pharmacie du centre-ville, qui a fait ses études à l'université Jagellonne de Cracovie. Il observe la lumière qui s'échappe par la fenêtre du bloc opératoire. Elle est belle, très blanche et surtout stable : pour la première fois, une opération est éclairée par des lampes à pétrole grâce au modèle qu'Ignacy a inventé. Ce n'est certes pas la première lampe à pétrole de l'histoire mais Łukasiewicz, aidé de son collègue Jan Zeh, en a amélioré le mécanisme. Surtout, le processus de distillation donne un produit très pur et inodore, qui offre toute la sécurité requise. Il n'y a quasiment plus de risque d'explosion. Auparavant, c'est à la lumière tremblante et fébrile de bougies ou de lampes à huile de baleine qu'il fallait manier le bistouri. La lampe de Łukasiewicz offre au contraire un éclairage régulier, correspondant à une ampoule de 25 watts telle que nous la connaissons aujourd'hui.

Lemberg, où se déroule cette opération, est la capitale de la Galicie (5,9 millions d'habitants au

recensement de 1869), la province la plus peuplée de l'Empire autrichien qui deviendra l'Autriche-Hongrie en 1867. C'est aussi la plus excentrée, au nord-est. Avec son invention, qui améliore définitivement les procédés antérieurs, Łukasiewicz contribue à projeter cette région arriérée dans la révolution de l'or noir. Lui-même deviendra l'un des acteurs de cette histoire. Il créera un prospère réseau de raffineries, dont la première au monde, en 1856, à Ulaszowice (près de Jasło, aujourd'hui au sud-est de la Pologne), cinq ans avant celle d'Oil Creek, en Pennsylvanie. Mais au moment de cette innovation, personne, en Galicie comme ailleurs, ne prédit vraiment un avenir industriel au pétrole. Cet hydrocarbure n'a alors qu'un usage artisanal et ne fait l'objet d'aucune prospection systématique. Il affleure depuis toujours ici ou là, dans les prés et les marais de la région de Boryslav et de Drohobycz, située à 70 kilomètres au sud-ouest de Lemberg, au pied des Carpates. Il remonte aussi en flaques à la surface, lors de fortes pluies.

Dans cette région agricole pauvre, où les famines vont rester courantes jusqu'à la fin du XIX^e siècle, le pétrole est ramassé à la main, avec des balais en crin de cheval. Les poils retiennent ce liquide poisseux, recueilli ensuite dans des seaux. Cette tâche revient souvent à des Juifs miséreux. Harnachés d'une pièce de bois où sont fixés les seaux, ils s'en vont vendre sur les marchés le fruit de leur singulière cueillette. Les paysans en achètent pour lubrifier les essieux de leurs chariots, ou traiter sommairement les maladies de peau de leur bétail. Des vertus médicinales sont en effet prêtées à cette matière première. Deux commerçants juifs de Drohobycz, Abraham Schreiner et Leib Stiermann, rendent d'ailleurs visite en 1852 au patron de la pharmacie «Sous l'étoile dorée» où travaille Łukasiewicz, pour faire analyser du pétrole récolté sur place, envisageant un possible débouché pour l'homme. Le pharmacien observe avec intérêt ce produit, lui qui importe à prix d'or d'Italie une potion à l'odeur similaire pour traiter les affections cutanées et les vers intestinaux.

Ce type d'applications ancestrales va bientôt devenir anecdotique car, après l'hôpital de Lemberg, c'est la ville de Prague tout entière qui adopte l'éclairage au pétrole. La lampe de Łukasiewicz reçoit un prix en 1854, lors de l'Exposition générale des produits de l'industrie allemande qui se tient au Palais de glace de Munich (Glaspalast). Les chemins de fer de l'Empereur François-Joseph I^{er} s'intéressent ensuite à cette technique pour remplacer les bougies aux mèches entourées de suif de bœuf. A la fin de 1858, la Nordbahnhof de Vienne devient la première gare au monde éclairée au pétrole. Rapidement, toutes les stations de la ligne reliant la capitale de l'Empire aux mines de charbon de Silésie suivent son exemple ●●●

Autour de 1850, avant que l'on n'exploite les gisements pétroliers de sa partie orientale, autour de Boryslav, la Galicie, province la plus peuplée de l'Empire autrichien, vivait essentiellement de l'agriculture. Conquise par l'armée impériale russe en 1914, puis reprise par les Austro-Hongrois, en 1915, la Galicie deviendra polonaise de 1921 à 1939.



L'or noir extrait des puits de Borysław passait d'abord par la station de transit de Modrychi (dont on voit ici l'entrée, en 1928), avant d'être transporté jusqu'à la raffinerie de Drohobycz. A la fin des années 1920, la Galicie produisait près de 800 000 tonnes de pétrole par an (80 % de la production polonaise) et occupait le 10^e rang mondial.



Dès 1865, l'or noir avait transformé le paysage, avec plus de 4 000 puits

●●● Les régions pétrolifères de Galicie se développent alors, mais dans un certain chaos. La moindre parcelle de terrain est soudainement considérée comme une source de richesse potentielle. Les paysans vont diviser, pour mieux les louer, leurs terrains déjà minuscules (moins d'un hectare en moyenne) en de multiples concessions, profitant de la distance minimale autorisée entre deux puits, bornée à 19 mètres.

Le temps des industriels organisés est encore bien loin : une pioche, une échelle, une corde, un

treuil suffisent à l'exploitation. On creuse à la force du poignet et, dès que le pétrole jaillit enfin, les voisins viennent forer à son tour au plus près... Cette anarchie initiale est le fruit de la situation politique de la région, entièrement dominée par les Polonais, de riches propriétaires terriens à qui le gouvernement autrichien a octroyé une réelle autonomie. Aucune autre province de l'Empire ne bénéficie en effet d'une telle latitude d'action : c'est le prix que paie Vienne pour s'assurer en retour le soutien parlementaire de l'important groupe de députés polonais dans la conduite des affaires de l'Etat. C'est au nom de ce principe de non-ingérence que la Diète (l'assemblée) de Galicie rejette, en 1862, le projet de Vienne de prendre le contrôle direct des terres recelant du pétrole et d'en organiser les concessions.

Aux côtés des Polonais, en Galicie, on trouve des paysans ruthènes (futurs Ukrainiens), majoritaires en nombre, mais aussi des Juifs, qui se lancent également dans cette activité à la tête de petites structures. La Galicie est un territoire



juif par excellence puisque c'est là que 68% des Juifs de l'Empire résident au milieu du XIX^e siècle.

De toutes les campagnes environnantes, Boryslav, épicerie du pétrole, voit alors déferler des cohortes de paysans venus vendre leur force de travail, très souvent à la journée, pour s'assurer un revenu complémentaire. Ce paisible village agricole qui ne comptait que 500 habitants en 1860 – ils seront 12 000 en 1898 – offre progressivement un tout autre visage. Le paysage se crible de puits – il peut y en avoir jusqu'à 40 sur 6 000 mètres carrés ! Le sol devient instable, s'effondrant parfois. Le développement rapide et concomitant de mines d'ozokérite, une cire minérale de la famille des hydrocarbures dont on fait les bougies, accentue grandement ces mouvements de terrain.

L'or noir fait ses toutes premières victimes, lorsque la terre s'affaisse, ou quand la pression libérée par les forages provoque des explosions. En 1865, la Galicie compte déjà plus de 4 000 puits. Deux cents d'entre eux partiront en fumée en 1874, lors d'un incendie qui fera plusieurs morts. En voyage d'études en Galicie en 1878, le géographe

français Elisée Reclus décrit ainsi Boryslav, dans sa «Nouvelle Géographie universelle», comme une «ruche», «un chaos de maisons, de baraques et d'échafaudages bizarres», où grouille «une population cosmopolite» vivant «au milieu du dédale des chemins et des cabanes».

Devant cette situation anarchique, impropre à toute consolidation du secteur, une nouvelle loi sur les droits d'exploitation est adoptée, en 1884. Elle accorde au gouvernement central de Vienne un droit de regard sur les conditions de concession et les conditions de travail. La porte s'ouvre alors pour un entrepreneuriat plus structuré, et les premiers investisseurs étrangers affluent. D'autres régions pétrolifères du monde connaissent au même moment le même type de développement industriel, en Pennsylvanie, en Russie et en Roumanie.

Cette nouvelle loi fait suite à la visite de l'Empereur François-Joseph I^{er} en Galicie, en 1880 – sa première dans cette province depuis... 1851. L'homme est réputé plus porté sur les affaires ●●●

Sur cette photographie de Boryslav, prise en 1928, on voit les réservoirs où était stockée la production extraite des champs pétrolifères. Des oléoducs transportaient ensuite le pétrole jusqu'aux wagons-citernes stationnés en gare.



//////
RÉCIT | Le pétrole de Galicie

Des ramasseurs de pétrole, appelés «lebak», à Boryslav. En 1928, une partie de l'or noir, déversée autour des puits de forage, était encore, comme jadis, récupérée avec des balais en crin de cheval. Ceux-ci étaient ensuite essorés dans des seaux que l'on vidait dans des bassins. Cette tâche revenait souvent au sous-prolétariat juif.



●●● militaires qu'économiques, et peu intéressé par cette région. Sa présence, que plusieurs entreprises salueront en décorant leurs derricks et leurs installations, témoigne donc bien d'une prise de conscience progressive de l'enjeu que représente désormais le pétrole. Sept ans auparavant, l'or noir de Galicie était à peine mentionné dans les documents de présentation de l'Exposition universelle de Vienne...

La visite impériale coïncide avec des innovations importantes, en particulier l'introduction d'un système de forage par percussion à vapeur, aux performances évidemment sans comparaison avec les forages à la main effectués jusqu'alors. Cette technique est introduite par Stanisław Szczepanowski, qui découvre en 1881 un très important gisement près de Boryslav, à une centaine de mètres sous terre, ce qui le conduit à investir dans une raffinerie. Ingénieur de formation et patriote polonais, il considère que seul le développement économique pourra permettre l'avènement de la nation polonaise. Dans cette perspective, le pétrole est essentiel à ses yeux. Soucieux du bien-être de ses ouvriers, il met à leur disposition un système d'assurance, un hôpital et une bibliothèque. Il prend aussi conscience de la nécessité absolue, afin de limiter le gaspillage, de doter la zone d'exploitation de gros réservoirs, de pipelines et de moyens de transport dignes de ce nom.

L'ingénieur canadien William Henry MacGarvey apporte, lui, à partir de 1890, sa maîtrise du forage en profondeur – désormais, les puits peuvent atteindre 1 000 mètres sous terre ! Avec l'homme d'affaires anglais John Simeon Berghem, MacGarvey fonde, en 1895, la Galizische Karpathen-Petroleum-AG. Cette société emploiera 2 400 personnes au début du XX^e siècle. D'autres industriels canadiens suivront le mouvement. L'internationalisation du secteur est en marche, même si de grands groupes côtoient encore une multitude de très petites structures.

La croissance du secteur fait la fierté de la province. Cette fois-ci, lors de l'Exposition universelle de Galicie qui se tient à Lemberg en 1894, c'est toute une exploitation de cire minérale et de pétrole qui est ainsi reconstruite et, grande attraction, celle-ci est accessible par téléphérique ! Mais cette expansion a une face moins glorieuse. Les conditions de travail demeurent précaires et dangereuses. Les raffineries ne sont guère ventilées, l'air y est souvent contaminé par les vapeurs de distillation, bien des ouvriers dorment à même les bancs dans des tavernes surpeuplées où sévit l'alcoolisme, ou parfois dans les caves des entreprises aménagées en dortoirs insalubres. Nombreux aussi sont ceux qui vivent dehors, tant sont rares les baraquements. L'écrivain viennois et viru-

Des ouvriers dormaient à même les bancs, dans des tavernes surpeuplées où sévissait l'alcoolisme

lent pamphlétaire Karl Kraus rapporte ainsi en octobre 1899 dans son journal, «Le Flambeau», que «des centaines de mineurs juifs sont morts à Boryslav du typhus et de la faim (...). Dans les petites villes de Galicie la misère du prolétariat juif dépasse toute description (...)»

Le danger lié à l'activité d'extraction est aussi permanent, pour les hommes comme pour l'environnement. Le 30 août 1890, à Wolanka, près de Boryslav, une machine à vapeur explose dans une mine de cire détenue par la Société française d'exploitation de cire minérale et de pétrole. Le bilan de ce «grand malheur» est, selon le journal «Liechtensteiner Volksblatt», de 80 morts. En 1895, un jaillissement de pétrole non maîtrisé à Schodnica, sur les hauteurs forestières de Boryslav, pollue très sérieusement, quant à lui, la rivière Stryj. Le puits en cause n'est pourtant pas géré par une petite structure sous-capitalisée : il appartient à une banque internationale, l'Anglo-Österreichische Bank. Elisée Reclus, quelques années plus tôt, avait déjà repéré cet impact écologique : «Tous les ruisseaux sont revêtus d'une pellicule irisée, et parfois, surtout pendant les jours de grande chaleur, l'atmosphère est remplie d'une odeur tellement pénétrante que certaines personnes éprouvent de véritables symptômes d'empoisonnement.»

En dépit de leurs difficultés sociales et sanitaires, les ouvriers du pétrole de Galicie restent assez passifs, alors que la Russie voisine connaît ses premiers remous révolutionnaires. Comme l'a montré l'historienne Alison Frank, la solidarité de classe ne joue guère et les missions de propagande échouent. Le fait que la majorité des ouvriers soient des paysans vendant leur force de travail à la journée, avant de retourner dans leur village, limite en effet leur conscience sociale. Les Juifs, eux, occupent des fonctions très différentes dans le secteur, et sont mus par un esprit de corps. Les Polonais, enfin, sont généralement employés comme travailleurs qualifiés, mieux payés, et peu enclins à faire cause commune avec les paysans ruthènes. Avant-guerre, le bassin de Boryslav ne connaît ainsi qu'une grande grève, en 1900. Et ●●●

●●● celle-ci ne s'organise que pour protester contre une limitation de la vente d'alcool... Le nombre d'entreprises pétrolières passe de 100 à 300 entre 1895 et 1909. Et la production s'envole : elle atteint son pic en 1909. La Galicie est alors la troisième région de production de pétrole au monde, après les États-Unis et la Russie. De son sol jaillissent chaque année 1,9 million de tonnes, soit 5 % du total mondial, mais tout de même dix fois moins que les États-Unis. Ces derniers, il est vrai, entrent alors de plain-pied dans l'ère de l'automobile et du moteur à explosion, qui va devenir le principal débouché de l'or noir après l'éclairage.

A l'initiative de Vienne, la grande raffinerie d'État de Drohobycz est livrée en 1910. Mais elle arrive presque trop tard... Car la Galicie pétrolière a alors déjà vécu ses plus belles heures. Dans les dernières années précédant la guerre, la production va commencer à baisser. Surexploité, le sous-sol montre des signes d'épuisement. Les aléas du conflit n'arrangeront rien. Au gré des batailles, la Galicie et ses champs pétrolifères passent aux mains des Russes en 1914. La production est durablement

désorganisée. La main-d'œuvre qualifiée a été mobilisée ou s'est résolue à l'exode. Elle est d'abord partie à cause de l'inflation galopante qui rend les rares denrées alimentaires inabornables – entre juillet 1914 et avril 1918, le prix de la farine augmente de 5 600 %, 4 200 % pour le pain de seigle –, mais aussi, pour les Juifs bien sûr, à cause des violences antisémites, initiées par les Russes. Pour asseoir leur pouvoir sur la région, ceux-ci ont appelé les Ukrainiens à tuer les Juifs en même temps que les gendarmes autrichiens...

Pauvre, la Galicie est une terre d'émigration de longue date : entre 1880 et 1914, pas moins de 800 000 personnes, majoritairement des Juifs victimes d'antisémitisme, ont déjà quitté leur foyer pour les États-Unis. Au début de la guerre, c'est surtout vers la capitale impériale qu'ont afflué les Galiciens. Dans son édition du 18 septembre 1914, le quotidien social-démocrate «Arbeiter Zeitung» («Journal des ouvriers») fait état de 70 000 réfugiés venus de Galicie et de Bucovine (province limitrophe), dont

Les paysans ruthènes formaient la majorité de la population de la Galicie orientale (ici, le village de Kamianka). Après avoir subi la répression de l'occupant soviétique en 1939, nombre d'entre eux participèrent, sous la botte nazie, aux atrocités contre la minorité juive.



80 % de Juifs. Les troupes austro-hongroises reprennent la zone en mai 1915. Alors que, pour la première fois dans un conflit, les moteurs (de chars, d'avions ou de sous-marins) vont jouer un rôle essentiel, le pétrole galicien ne parvient qu'au compte-gouttes sur les bases de la marine austro-hongroise de l'Adriatique, près de Trieste. Les difficultés d'acheminement inhérentes aux combats sont trop importantes et, surtout, le réseau de chemin de fer est notoirement sous-calibré. La photo du ministère de la Guerre, montrant une forêt de tours de forage de Boryslav avec la légende «Le garde-manger des sous-marins», n'est que pure propagande. Jusqu'à la fin du conflit, l'état-major de l'Empire réclamera – en vain – que tout soit fait pour faciliter l'acheminement de ce nerf de la guerre.

La fin des hostilités, la défaite, puis le démembrement de l'Empire modifient de nouveau le destin du pétrole galicien. Il va se trouver en effet au centre des enjeux du violent différend territorial qui oppose le nouvel Etat polonais et l'éphémère République populaire d'Ukraine

En 1909, la Galicie était le troisième producteur mondial de pétrole

occidentale, née en octobre 1918 et épousant les frontières de la Galicie. Ce conflit fait 25 000 morts jusqu'à l'armistice de juin 1919. La Galicie orientale et son pétrole entrent alors dans le giron de la Pologne. Dans ce litige, la Pologne a reçu l'appui de la France, soucieuse de trouver un allié face à la Russie bolchevique et à l'Allemagne. En échange, Varsovie a promis à Paris un accès privilégié à l'or noir galicien.

Dans ce contexte politique, la production chute inexorablement, tandis que d'autres pays ●●●

Les Polonais (ici, la photo d'une famille de Galicie) étaient en général des travailleurs qualifiés. Les tâches les plus ingrates, et donc bien moins payées, étaient souvent attribuées aux hommes de la communauté juive.



Quand les Soviétiques furent contraints à la retraite par les nazis, ils incendièrent tous les puits

●●● – Mexique, Iran, Indonésie – prennent la relève. En 1925, la Galicie, redevenue une région pauvre, n'occupe plus que le dixième rang mondial. Lorsque les Allemands envahissent la Pologne, en septembre 1939, les zones pétrolifères de Drohobycz-Boryslav constituent toujours, cependant, un objectif stratégique pour l'approvisionnement en essence. Les troupes du Reich occupent les lieux pendant quelques jours, mais se retirent rapidement puisque, conformément au Pacte germano-soviétique signé le mois précédent, cette zone revient à l'Ukraine soviétique. «On se couche Polonais, et on se réveille Russe le lendemain !», telle est la blague qui court alors dans les cafés de Boryslav. Imek Segal, né citoyen polonais en 1929 à Boryslav, s'en souviendra bien des années plus tard : cette anecdote figure dans ses mémoires qui ont paru récemment.

Dans les premières années de la Seconde Guerre mondiale, l'occupation soviétique n'a guère de répercussions sur la vie des habitants juifs... alors que des centaines de Ruthènes et de Polonais sont déportés en Sibérie, sinon directement exécutés. Les exploitations de pétrole sont rapidement nationalisées, mais la plupart des employés conservent leur travail. Le déclenchement, en juin 1941, de l'opération Barbarossa – l'attaque surprise de l'Allemagne contre l'URSS – marque le retour des nazis. Pratiquant une politique de la terre brûlée, au sens propre, les Soviétiques, contraints à la retraite, incendient les puits, ce qui a dégagé une odeur dont les témoins se souviennent encore aujourd'hui.

Alfred Schreyer est de ceux-ci. Né à Drohobycz en 1922, il porte la mémoire de cette époque. Chanteur et professeur de musique, il est surnommé aujourd'hui «le dernier Juif de Drohobycz», car tous les autres nés avant guerre sont morts – hormis les rares qui ont pu fuir. Il se rappelle comment, en prenant possession des lieux, les nazis ont incité Ruthènes et Polonais à se livrer aux pires atrocités contre les Juifs. Il se souvient aussi de la première des «Aktionen» lancées par les nazis, ces rafles de Juifs en vue de déportation ou d'exécutions sommaires, sur place

ou devant des fosses communes. La région de Drohobycz-Boryslav fut l'un des foyers de la «Shoah par balles», cette opération d'extermination menée au fusil et à la mitrailleuse par les commandos nazis (Einsatzgruppen) en Europe de l'Est, causant, au total, la mort d'un million et demi de Juifs.

Si Schreyer et Segal ont échappé au pire, contrairement à leurs familles, ils le doivent bien sûr à une suite extraordinaire de coups de chance. Segal s'est caché au fond d'une fosse de latrines pour échapper aux nazis. Schreyer, lui, a survécu aux déportations à Plaszow, Gross-Rosen et

Buchenwald avant de subir les marches de la mort, ces évacuations forcées des camps conduites par les SS. Mais ces deux hommes doivent aussi leur salut au pétrole. Sur les cinq camps de travail créés par les nazis dans la région, celui qui était consacré à l'exploitation du pétrole, à Boryslav, dans lequel ils ont tous les deux travaillé, fut liquidé en dernier, en avril 1944. Schreyer l'explique ainsi : «Hitler ne pouvait quand même pas combattre sans essence.» Avant la déroute, certains sont parvenus à s'échapper pour rejoindre les forêts proches, où ils ont construit de véritables abris souterrains, cachant jusqu'à 40 personnes. La maîtrise des techniques utilisées pour construire des galeries s'est alors avérée fort utile et la cire minérale solide trouvée sur place a permis aux réfugiés de s'éclairer et de se chauffer... Comme Schreyer et Segal, 700 à 800 Juifs ont survécu, sur les quelque 30 000 qui résidaient à Drohobycz ou Boryslav en 1938.

De cette longue histoire du pétrole de Galicie, il reste encore aujourd'hui quelques traces. Environ 500 pompes demeurent ainsi en activité. On les découvre parfois subrepticement dans un jardin ou en lisière de forêt. La production annuelle est bien faible : avec 100 000 tonnes, elle atteint à peine 5 % de ce qu'elle était en 1909. Toutefois, dans cette région d'une Ukraine redevenue indépendante en 1991, cette activité occupe encore 25 % de la population active, notamment dans la grande raffinerie de Drohobycz.

Même de faible niveau, la production de pétrole en Galicie est aussi vécue comme un enjeu important de la politique énergétique ukrainienne, sur fond de tensions régulières avec le grand voisin russe. Et, signe que les ressources ne sont pas taries, il coule encore dans ces contrées, dans la ville thermale de Truskaviec, à 3 kilomètres de Boryslav, une eau au goût souffré, réputée pour le traitement des maladies de l'appareil digestif. Alfred Schreyer la recommande aujourd'hui aux touristes d'un genre nouveau, les anciens Juifs des environs ou leurs descendants, qui viennent essayer de comprendre ou ressentir ce qui s'est passé sur ces terres, lorsque la Galicie, grâce à son pétrole, permettait de rêver à une harmonieuse Europe des peuples. ■



A partir de juillet 1941, la Galicie a été occupée par les troupes allemandes. Des unités nazies spécialisées (les SS-Einsatzgruppen, ici en photo, dans le ghetto de Lemberg) procéderaient alors à l'élimination systématique des Juifs.

© Getty Images